

trop fatiguée... qu'elle ne pourra jamais... et le sourire ne devient gai que lorsqu'il est épanoui... et...

— Elle vous plaît ?

— Beaucoup...

§

Villebichot vient de mourir à l'hôpital Beaujon. Il avait parmi nous de fervents admirateurs, et ceux même qui ne partageaient pas son esthétique en reconnaissaient la noble sincérité... On ne peut cependant pas dire que l'auteur de *« Rien n'est sacré pour un sapeur »*, qui rendit Thérèse glorieuse, laisse une œuvre tout abstraite qu'il faut pénétrer intimement, lentement, pas à pas, comme on entre dans le système clos d'un Spinoza, d'un Laplace, ou dans une Géométrie... etc...

§

Et en outre :

Mademoiselle Fifi continue la série de ses soirées triomphales à la **Scala**...

Le programme de **Parisiana**, c'est certainement succès et salle comble... (l'acoustique n'a pas gagné, par exemple !).

Pour qui vote-t-on à la Cigale... ? Assurément pour la jolie Lise Fleuron...

Et Marguerite Deval a quitté Montmartre pour la scène des **Mathurins**...

§

Celles qui rentrent :

Yvette Guilbert tient décidément à « élargir son genre »... Elle a tort, Elle a tort, Elle a tort !... (**Scala**).

Mademoiselle Aimée Aymard est charmante... (**Eldorado**). Elle a raison.

JEAN DE TINAN.

MUSIQUE

Teodor de Wyzewa : *Beethoven et Wagner*, librairie académique Perrin et Cie. — *Ellys*, conte dramatique en un acte d'Alfred Mortier, musique de Paul Litta, Vve Léop. Muraille, à Liège.

En cette année 1898, à la sortie d'un concert, deux musiciens jeunes, très jeunes même, échangeaient leurs impressions au sujet d'une œuvre qu'ils venaient d'entendre (pour la première fois peut-être, leur génération est si peu curieuse de musique !...), œuvre qui jouit cependant d'un certain renom parmi les plus célèbres. L'un, avec un dédain superbe, la déclarait pesamment ennuyeuse. L'autre, moins absolu, se montrait conciliant : « Je t'abandonne l'*andante* et le *finale*,

disait-il, mais avoue que dans le premier morceau et dans le *scherzo* il y a quelque chose... »

L'œuvre en question était la Symphonie avec chœur!

Une telle conversation, qui reflète, paraît-il, assez exactement les idées de la secte actuelle dite « avancée », me semble victorieusement justifier ces mots de M. Teodor de Wyzewa, qui servent d'introduction à sa conférence sur *un Mozart inconnu*: « je vous déclarerai donc qu'en matière de musique, comme d'ailleurs en matière de peinture et peut-être un peu de littérature, j'ai le malheur d'être profondément, passionnément, effroyablement réactionnaire. »

En art, comme en politique, on est toujours le réactionnaire de quelqu'un. Pour n'être pas confondus avec ceux qui peinent à découvrir « quelque chose » dans le *scherzo* de la IX^e symphonie, et trouvent plaisante cette attitude « nouveau jeu », « dernier bateau », « lendemain » ou plutôt « veille d'exposition », hâtons-nous donc de nous enrégimenter dans l'armée des « vieux-jeu » ou des « pompiers », suivant le nom qu'il leur plaira de nous donner, et, s'il nous faut un porte-parole, sinon un porte-drapeau, élisons M. Teodor de Wyzewa. Ce pur « réac » s'acquittera fort bien de cette tâche, et son dernier ouvrage, *Beethoven et Wagner* nous prouve qu'il saura dignement défendre nos idées et célébrer le culte de nos dieux.

Sous ce titre il a réuni un certain nombre d'articles. Mais son livre ne donne nullement l'impression de décousu et d'« au jour le jour » coutumière à ces sortes de recueils, imaginés par les auteurs soucieux avant tout de ne pas laisser perdre une miette des menus qu'ils servent à leurs convives hebdomadaires ou mensuels. M. de Wyzewa s'est tracé un chemin dont il ne s'écarte jamais, et c'est uniquement sur les sommets qu'il nous convie à l'accompagner.

Tout d'abord, avec lui, nous rendons hommage à Beethoven. Au maître immortel sont consacrés des ouvrages nombreux qui « tantôt nous font suivre les événements de sa vie — tantôt nous présentent les formes successives qu'ont revêtues ses œuvres dans son esprit, ou recommandent ces œuvres à notre admiration. D'une part, un musicien quelconque, dont la biographie est scrupuleusement reconstituée; d'autre part, des compositions analysées et appréciées avec plus ou moins de justesse; — on ne nous a rien donné de plus, et il ne semble pas que quelqu'un se soit jamais sérieusement efforcé d'éclairer l'une par l'autre ces deux études juxtaposées. »

Pour expliquer sa pensée, Wagner a rencontré Ernst, à jamais regretté, et M. de Chamberlain, aux admirables travaux duquel M. de Wyzewa consacre un chapitre tout plein de ju-

dicieuses remarques. Beethoven attend encore celui qui écrira sa biographie pour ainsi dire psychologique, expliquant les relations mutuelles de son œuvre et de sa vie.

M. de Wyzewa ne veut-il pas être celui-là ?

Nous le souhaitons ardemment d'après le fragment qu'il publie aujourd'hui ; malheureusement il ne s'agit encore que d'un fragment, et il se borne à esquisser « l'histoire d'une période de l'existence de Beethoven, pour laquelle, dit-il, les documents abondent, et dont la simplicité relative rend l'étude plus facile : période d'enfance et de jeunesse ».

Mais il nous conte aussi certaines anecdotes postérieures à cette époque, et termine par une enthousiaste analyse de *Fidelio*. Nous voudrions espérer que ce sont là des matériaux pour un grand ouvrage futur, et que cette esquisse est en quelque sorte une étude en vue du tableau que M. de Wyzewa peindra peut-être un jour.

Le livre qu'il nous donne aujourd'hui, le dernier qu'ait feuilleté le maître Mallarmé, n'est pas cependant tout entier consacré au seul Beethoven ; c'est un véritable Panthéon de la musique, car il contient aussi d'éloquents pages à la gloire de Schubert, Hændel, Mozart et Wagner, et de chacun d'eux M. de Wyzewa dit si bien ce qu'il convient de dire, sa foi et son admiration sont si communicatives, que non seulement ceux qui partagent ses croyances artistiques trouveront un délicat plaisir à reconnaître leurs propres impressions analysées avec tant de clarté — mais que des conversions à la « musique réactionnaire » se pourraient bien produire en outre dans le clan des avancés, parmi ceux qui s'« abandonnent l'andante de la Symphonie avec chœur », s'ils daignent jeter les yeux sur ce substantiel ouvrage.

§

Rien de trompeur comme la simple lecture d'une œuvre dramatique, dont, pour les gens dits « du métier », bien des obscurités s'éclairent à la scène seulement. Aussi conviendrait-il de se montrer plus indulgent qu'on ne le fait d'habitude envers les directeurs de théâtre pour les erreurs qu'ils peuvent commettre en recevant ou en refusant un ouvrage.

Lorsque Wagner, avant leur exécution, publia ses drames, ils furent peu nombreux ceux qui en comprirent la sublime beauté, et je me souviens encore, avec stupéfaction, de l'accueil réservé à la partition de *Parsifal* même parmi ceux qui déjà étaient familiarisés avec la musique du maître. Les plus indulgents découvraient des marques évidentes de décadence et de sénilité !

En rappelant ces souvenirs, je ne prétends pas me récuser le sujet d'*Ellys*, le conte dramatique en un acte que vien-

nent de faire paraître MM. Alfred Mortier et Paul Litta ; je désire simplement m'excuser si je ne me permets pas de porter sur un ouvrage que je ne connais que très incomplètement un jugement absolu.

Gaspard, un jeune bûcheron de vingt ans, se distingue de ses grossiers compagnons par des goûts qu'on pourrait qualifier de poétiques. « Le dimanche, quand chacun rit, boit, s'amuse à l'auberge, on ne le voit jamais autour des tables — et quand on danse sur la place du village avec les belles d'alentour, plus d'une voudrait baller avec lui — mais va-t-en voir ! — Le beau Gaspard s'en va dans la forêt rêver... d'on ne sait quoi. » Il écoute le chant des oiseaux et le murmure des sources, sans crainte des gnomes et des elfes trompeurs qui peuplent les troncs mystérieux des arbres. En vain son camarade Guillaume qui, sagement, pendant la nuit « dort ou fait l'amour » tente de le retenir, Gaspard s'enfonce dans les sombres bois. Subitement, du chêne même qu'il attaque à coups de hache surgit Ellys, l'Elfe charmante et perfide. Ebloui par sa beauté, Gaspard offre à l'apparition son jeune amour, et, sous l'orage qui gronde, la suit jusqu'au sommet de la montagne où elle a juré d'être tout à lui. Mais là, avec le jour, l'Elfe disparaît. Gaspard comprend qu'il a été dupe de sa perfidie, et, pris d'une rage aveugle, ne songe plus qu'à se venger. Il se précipite vers le chêne à la vie duquel est liée la vie d'Ellys, il le frappe avec fureur, et l'arbre s'incline en un craquement formidable, tandis que l'Elfe, accourue au premier coup de hache qui la blesse elle-même cruellement, s'affaisse sur le sol, morte avec lui. Soudain Gaspard aperçoit celle qu'il aime encore ; désespéré, comprenant son crime, à son tour il tombe comme foudroyé.

Ce conte dramatique, c'est, en somme, la vieille histoire d'un mortel amoureux d'une ondine, d'une nixe, d'une phalène, d'une elfe, en un mot, d'un être surnaturel — histoire qui ne va jamais sans quelque catastrophe. Le dénouement d'*Ellys* n'a pas innové sur ce point spécial, et ce n'est pas là, sans doute, qu'il faut chercher la justification du titre : « Un drame lyrique nouveau », que lui ont donné ses auteurs. A vrai dire, cette dénomination ne me paraît pas très légitime. Le poème d'*Ellys* ne contient en effet aucune nouveauté bien essentielle, encore qu'il renferme toutes celles qu'on est accoutumé d'exiger aujourd'hui des drames destinés à être mis en musique. J'entends que le sujet en est mythique — ésotérique à souhait, et suffisamment exotérique — les Œdipes ordinaires en peuvent sans peine dénouer les énigmes symboliques, car on sait désormais, une fois pour toutes, que les actions qui se jouent entre un homme et une fée représen-

tent toujours le drame éternel de la jeunesse et de l'illusion en proie aux tragiques mécomptes de l'amour — le réalisme, lui aussi, n'a pas perdu ses droits, et apparaît dans la mesure nécessaire pour que les personnages soient empreints d'humanité et par là capables d'exciter notre intérêt — le dialogue est conçu dans la forme moderne, sans vains arrêts lyriques (parfois, nous avons pu en juger, sur un ton un peu trop familier), et en outre écrit en prose le plus souvent très heureusement rythmée. Ce que je n'ai pas rencontré, je l'avoue, c'est l'illumination d'une étincelle personnelle. Ce poème, en somme très musical, n'est pas, à proprement parler, un poème nouveau, mais on ne saurait nier qu'il soit traité à la dernière mode.

La musique, elle aussi, est accommodée selon la plus récente recette. Après cela est-il besoin de dire qu'elle est construite avec un certain nombre de motifs typiques ? Tous les sentiments conducteurs, toutes les forces ayant une action générale y sont musicalement blasonnés : l'*amour*, le *mal*, le *destin* sont pourvus chacun de leur thème, et ce thème se déforme, se transforme et se reforme quand il en est besoin ; la noble recherche du bien, et parfois du trop bien, s'affirme à chaque page, ainsi que l'horreur de la platitude. On sent que M. Litta est musicien de bonne école, qui s'est donné de louables habitudes, et avoue d'heureuses fréquentations (parfois il ne met pas assez de discrétion dans cet aveu, au sujet du thème d'*amour* par exemple qui s'affirme trop nettement parent d'un motif des Maîtres-Chanteurs). Il m'a paru, il est vrai, que les harmonies étaient un peu constamment serrées, que la multiplicité des dessins accessoires rendait l'œuvre fâcheusement touffue, et que les successions chromatiques et les accords altérés étaient bien fréquents — un peu plus de relief dans les idées mélodiques et de spontanéité dans l'inspiration se fait parfois désirer — mais à tout cela peut remédier l'instrumentation, et c'est là une des inconnues que l'audition peut seule dégager. Souhaitons donc cette audition, elle sera, je l'espère, j'en suis même persuadé, agréable à plusieurs ; elle sera en outre profitable aux auteurs, en leur permettant de se juger eux-mêmes, car eux aussi ne connaissent qu'imparfaitement leur œuvre, et peuvent y faire, aux feux de la rampe, des découvertes. Je serais bien étonné s'ils ne s'apercevaient pas alors que certains maîtres sont pour les musiciens un peu ce que l'Elfe est pour Gaspard ; à les suivre aveuglément sur le sommet de leur montagne, on risque de tragiques aventures. Nietzsche a accusé Wagner d'être un nécromant, M. Péladan a reconnu en lui un grand maître des pouvoirs occultes, je souhaite à MM. Mortier et Litta de ne pas devoir le traiter un jour d'Elfe, sinon perfide, au moins dangereuse.

PIERRE DE BRÉVILLE.